

Or ne partait à la chasse sans qu'il fût là : c'est lui qu'on aperçoit le premier au retour, s'enivrant des fanfares qu'il ne pouvait plus sonner, repassant en son esprit les prouesses qu'il ne pouvait plus accomplir.

Farjall le tenait en grande estime, ayant reconnu en lui une belle nature, fieste mais loyale, dévouée surtout.

Joseph était de ces hommes, à l'intelligence un peu bornée pour ce qui est en dehors de leur métier, mais qui sont, en tout, esclaves de ce qu'ils croient leur devoir.

Depuis la veille, il avait été frappé d'une ressemblance étrange, qu'il s'était niée à lui-même comme par trop extraordinaire.

Quelle apparence, en effet, que le brillant comte de Nangis fût le petit Justin qu'il avait vu naître il y avait trente ans ?

Mais, à force d'observer, une certitude s'était faite en lui, et lorsque Herbert, descendant de cheval, s'était rapproché, il avait eu une dernière preuve, par cette cicatrice derrière l'oreille, d'une blessure dont il l'avait pensé et guéri lui-même.

Briscot attendait le comte anxieux et pensif, il était désireux d'avoir, désireux de l'absoudre.

Car enfin, s'il le jugeait coupable, il n'avait qu'une seule ligne de conduite à suivre : aller tout dire à son maître, qui agirait en conséquence.

Ce petit Justin ! . . .

Qu'y avait-il de sa vie ? Pourquoi cette transformation invraisemblable ? ce titre, accepté par tout le monde, cet air grand seigneur qui lui avait donné le change à lui, Briscot, qui le connaissait bien pourtant.

Et plus il y pensait, plus il se persuadait que ce nom était bien celui de la famille où Justin était entré comme précepteur, huit ans auparavant.

Quel mystère se cachait donc sous ces faits bizarres et inexplicables ? . . . Y aurait-il un crime ? . . . Serait-ce une adoption providentielle ? . . .

Cela se voyait quelquefois . . . Justin était si beau . . . si instruit . . . si intelligent ! . . .

Oh ! quelle joie ce serait pour lui, s'il pouvait le serrer dans ses bras en le félicitant de ce bonheur inespéré qui le faisait grand seigneur ! . . .

Le temps lui semblait long . . .

Assis dans un grand fauteuil de paille, il caressait machinalement la tête expressive de Tayant, son chien favori, superbe métis anglais de poitevin, trop vieux maintenant pour chasser.

Il prêtait l'oreille ; bien qu'il ne fût pas encore l'heure, souvent il allait ouvrir la porte, écoutait . . . il n'entendait que les feuilles, tombant une à une dans le grand silence de la nuit . . . puis il revenait à sa place et se replongeait dans ses réflexions, revoyant le passé . . .

Justin était le fils d'une cousine à lui, qu'il avait voulu épouser, mais qui lui avait été refusée parce qu'il était pauvre.

Elle s'était mariée par ordre de son père, avec un garde-chasse du duc de Verteuil, Wilhem Schofer, garçon de naissance allemande, arrivé depuis peu. Il avait beaucoup d'argent, gagné on ne savait comment, et devait avoir quelque chose de sa vie, car il était sombre, hautain, ne parlait à personne et n'aimait que les bois.

Cet homme blond, très beau, n'inspirait pourtant pas la sympathie, à cause de ses yeux d'un bleu d'acier d'une expression cruelle et sardonique.

La pauvre Madeleine n'avait pas été heureuse. Ses naives expansions avaient été refoulées par la froideur de cet être orgueilleux et bizarre.

Elle était morte toute jeune, lui laissant le petit Justin, vivante image de Wilhem : Briscot l'aimait d'une tendresse aveugle.

Mais le petit garçon, lui, n'aimait personne : il ressemblait tout, de tous points, à son père.

À peine sut-il parler qu'il exprima des rêves d'ambition et de grandeurs, étranges dans cette bouche enfantine.

À onze ans le garde le plaça dans un grand lycée de Paris, il étonna ses maîtres par ses progrès, et tous ceux qui l'entendaient, par sa perversité précoce et son égoïsme rage.

Il revenait aux vacances chez son père et chassait avec passion.

Un jour, dans une rencontre avec un sanglier, il avait eu le crâne ouvert.

Briscot l'avait sauvé, puis sauvé avec une patience de mère. Il guérit vite, mais conserva une cicatrice indélébile, celle que le vieillard avait reconnue tout à l'heure.

Après son baccalauréat, Schofer, l'avait envoyé en Allemagne, afin de se perfectionner dans une langue qu'il parlait déjà fort bien.

Dès lors on ne l'avait plus revu.

Il avait écrit qu'il était devenu le professeur de français d'un jeune homme de son âge, orphelin de père et de mère, le comte de Nangis.

Enfin on avait su qu'il était parti avec lui pour de lointains voyages ; depuis aucune nouvelle n'était parvenue à Briscot.

Très peu de temps après le départ de son fils, Schofer était mort, tué par une balle inconnue, attribuée à un branconnier. N'était-ce pas plutôt quelque vengeance mystérieuse ?

Les recherches de la justice n'amenèrent aucune découverte sur l'auteur du crime, et l'oubli se fit sur cette affaire.

Après le dîner les convives allaient improviser une sauterie lorsqu'on vint prévenir Farjall que la *coulée* était prête.

Les voitures se rangeaient devant le perron ; gaîment on y prit place pour se rendre aux forges.

Les ouvriers attendaient, tous noirs dans leurs vêtements de travail, contrastant avec l'élégance des visiteurs.

Avec une barre de fer, on brisa l'argile qui fermait le *trou de coulée*, ouvrant sur une tranchée creusée dans le sable, et la fonte en fusion se répandit en ruisseaux de feu et en nappes éblouissantes rayées par les cannelures noires.

Les invités s'étaient massés au fond, sur des échafaudages qui occupaient l'extrémité de la salle. Une chaleur de fournaise montait jusqu'à eux, empourprant les joues des femmes.

Marcelle et le comte s'étaient réfugiés, avec quelques dames, dans un wagon vide où ils étaient mieux défendus contre la réverbération aveuglante. L'attention générale étant absorbée par ce spectacle grandiose, ils se trouvaient, en quelque sorte, isolés.

Afin que le coup d'œil fût plus saisissant, on sacrifiait ce soir-là de la fonte, en introduisant de l'air par les *tuyères* ; la matière incandescente bouillonnait alors à l'orifice du fourneau avec un ronflement rauque et imposant, tandis que des myriades d'étaillés de diamant en jaillissaient, comme les gerbes d'artifice.

Le bruit gradissait, devenait assourdissant, le bouillement montait, de grandes fusées de métal emplissaient la halle, arrivant presque jusqu'aux groupes, au milieu des cris d'admiration et d'effroi. Cela devenait effrayant, merveilleux et inoubliable.

L'un près de l'autre, Marcelle et Herbert, la gorge sèche ne parlaient pas, mais parfois leurs regards se rencontraient, et un frémissement faisait vibrer leur être.

Quand tout fut fini, quand les nappes de fonte, marbrées par les taches de *laitier*, devinrent rouges en froidissant, les spectateurs quittèrent leurs postes d'observation et se réunirent en causant avec entrain.

Nangis avait aidé les dames à descendre de wagon ; lorsqu'il tendit la main à Marcelle, il sentit la main de la jeune fille trembler dans la sienne. Il la regarda longuement, et un éclair de triomphe passa dans ses yeux.

De retour au château, les danses commencèrent ; pourtant, vers onze heures et demie, la nature reprit ses droits, la lassitude vint et l'on songea au repos.

Marcelle et le marquis, donnant le signal de la retraite, avaient pris congé de Mme Farjall, une vieille tante de Maurice, venue à Crésance pour lui servir de mère pendant les fêtes du mariage.

Bientôt après chacun rentrait chez soi.

Minuit sonnait à la grosse horloge des forges. Herbert descendit dans le parc par un petit escalier de service auprès duquel était située sa chambre. Il pénétra sous les grands arbres afin de gagner un rond-point, d'où partait l'allée des Ormes, au bout de laquelle s'ouvrait la porte gardée par Briscot.